

KILL THE DARLING

numéro 0 - 16/11/2020

ÉDITO

« Pourquoi réaliser un film alors qu'il est si beau de le rêver seulement ? » (Citation extraite et détournée du film *Le Decameron* de Pier Paolo Pasolini).

L'équipe d'Home Cinema est heureuse de vous présenter le premier numéro de son fanzine papier et web.

La séance-lecture est ouverte !

Son titre, « Kill the darling », a été choisi, après moult débats, dans la boîte de Pandore qu'est le jargon du cinéma. Cette expression anglo-saxonne renvoie à un moment bien particulier du montage d'un film, quand il faut sacrifier le ou les plan(s) qui empêche(nt) le film de trouver sa cohérence. Ces plans ne sont pas coupés parce qu'ils sont ratés, mais bien parce qu'ils sont trop : trop beaux, trop significatifs, trop émouvants, trop exubérants... Parce qu'ils se tiennent par eux-mêmes, parce qu'ils résistent à l'ensemble, parce qu'ils en court-circuitent la forme. Quand on évince ces images et ces sons, on « kill the darling ».

Peut-être, dans le désir de faire un nouveau film, trouve-t-on celui de réutiliser, de donner à voir, enfin, ce(s) morceau(x) de choix. Une tentative qui produirait, à son tour, d'autres chutes d'images et de sons, et ainsi de suite... Processus sans fin, sans cesse relancé, tendu vers l'œuvre rêvée dont parlait Pasolini.

C'est sans doute cette quête d'un Graal insaisissable qui anime celles et ceux qui font, ou veulent faire, des films. Si le confinement nous ralentit, nous ébranle et nous bride, il n'entame pas ce besoin de création qui palpète encore en nous.

Ici, à La Clef, des membres de l'association Home Cinema travaillent à la création d'un laboratoire de fabrication de films. D'ici quelques mois, des courts-métrages émaneront des murs de l'occupation.

Dans ces pages, nous écrivons, dessinerons, réfléchirons sur les films et les images contemporaines. Le fanzine que vous avez devant les yeux se veut être un lieu de partage, de découvertes, de dialogues. Sa forme DIY (« do it yourself ») et précaire se veut ludique, mais aussi libératrice. Contre les discours tout faits, contre les formules lisses et creuses, laissons éclater nos mots à nous, incarnés, engagés, fédérateurs. Chaque semaine, un.e lecteur.ice pourra soumettre sa propre rubrique, en répondant à l'appel à contribution que nous publions maintenant, pour le prochain numéro.

Bien avant la pandémie, les plus démunis.es étaient déjà les plus touchés.es. Le temps est à la précarisation, à la surveillance, à l'enfermement, à la ghettoïsation, à la répression, à la punition (des termes auxquels on s'habituerait presque). Maintenir quelqu'un.e dans la misère ne revient-il pas à le.la tenir continuellement en joug ?

La crise sanitaire a bon dos face aux dernières mesures de notre « cher » gouvernement, pour qui un pays confiné est une aubaine !

Dans un tel contexte, le cinéma doit être au front de la lutte contre la suppression des libertés individuelles et collectives. L'exercice de la pensée, l'esprit critique, le partage d'expériences et d'émotions n'ont plus seulement valeur d'échappatoire. Ils sont devenus des armes politiques !

Et quand le cinéma est occupé, son rôle de refuge, de boussole, de foyer contestataire prend une dimension nouvelle. Depuis un an, La Clef constitue un espace concret, en plein Paris, ouvert et bien visible, depuis lequel nous pouvons (pourrons) nous mobiliser et contre-attaquer.

Chaque semaine, « Kill the darling » proposera donc des textes et des images à foison, comme autant de moyens de conjurer notre sort commun. Foutraque, épileptique, explosif comme du nitrate, son lot de rubriques sera irrigué d'une énergie collective et passionnée. Faites-la vôtre !

Attrapez ce fanzine, dépliez-le, récoltez les exemplaires à venir, gardez-les au chaud... Quand le moment sera venu, nous déplierons ensemble cet écran de papier géant, et la lumière du projecteur illuminera toute la ville de Paris... de nos images.

« Les miroirs feraient bien de réfléchir un peu plus avant de renvoyer les images. »

(Jean Cocteau, *Le sang d'un poète*)

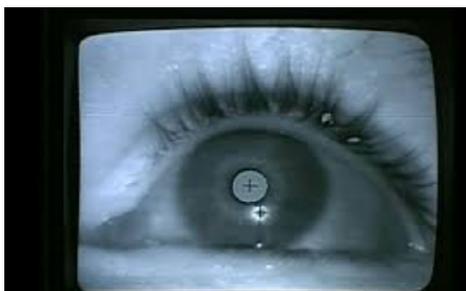
« Plus dure sera la lutte, plus fort sera Home Cinema ! » (Chaney Grissom)



L'association Home Cinema

L'EMPRISE OU L'ŒIL SANS VISAGE DE LA POLICE

« Il faut maintenant plus d'initiatives que dans une guerre classique et il en coûte, pour ainsi dire, toute l'énergie du sujet pour qu'il n'y ait plus de sujet. »
Théodor Adorno, *Minima Moralia*



L'État tend à effacer les preuves tangibles de sa violence à mesure que se renforce son emprise sur la population. Le grand alibi pour justifier de cette éclipse s'avère être celui de la sacro-sainte protection. Ainsi, c'est avec une

sinistre ironie que « Protéger ceux qui nous protègent » est devenu le slogan de la proposition de Loi Sécurité Globale, rédigée majoritairement par l'ancien chef du RAID Jean-Michel Fauvergue. Depuis son premier passage à la Commission des lois le 4 novembre dernier, nombreuses furent les réactions d'alertes relatives à son article 24 qui prévoit la pénalisation de la diffusion d'images des policiers dans le but de leur nuire (intention laissée à la totale subjectivité de FDO). Une mesure qui entrave aussi violemment la liberté d'informer est inédite en France, quoiqu'elle ait pu s'exercer sans peine dans un cadre extralégal ces dernières années (les multiples gardes à vue de journalistes et cinéastes ainsi que les éborgnés des manifestations GJ en témoignent). Aussi est-il permis de s'inquiéter de la sauvegarde même de ces archives de la violence : qu'est-ce qui nous garantit que cet article 24 n'autorisera pas une censure rétroactive ? Après tout, pourquoi ne pas imaginer censurer les images déjà existantes de la police qui circulent sur internet ou figurent dans des films ?

Mais ne perdons pas de vue que c'est précisément dans sa « globalité » revendiquée que cette loi déploie un dispositif de surveillance paranoïaque et légalise des pratiques policières encore un tant soit peu limitées à leur expérimentation : l'extension de l'usage des drones de surveillance (art 22), la reconnaissance faciale en temps réel (commodément maintenue

dans son flou juridique), la dérégulation des caméras mobiles portées par les policiers (pour s'assurer de la manipulation inhérente à cet article 21, il suffit de constater les nombreux angles morts qu'offre le cadrage des caméras fixées sur les flashballs des policiers). Plus armée que jamais, la police acquiert maintenant un pouvoir d'invisibilité et partant d'impunité, une sorte de croisement redoutable entre les films *Robocop* et *Hollow Man* de Paul Verhoeven.

Véritable piège de cristal, ce dispositif implacable vient consolider le projet global du gouvernement au pouvoir, à savoir perpétuer l'État d'urgence et ses lois d'exception. Comment ne pas voir que cette rhétorique de la protection s'applique de la même façon avec l'État d'urgence sanitaire ? C'est au moment où l'État se désinvestit brutalement des services publics de santé et des protections sociales, telles que les retraites, qu'il prétend imposer son autorité comme unique rempart face à une pandémie touchant précisément les plus précaires et les plus vulnérables. Les états d'urgence sécuritaire et sanitaire se couplent pour fonder ensemble un nouveau paradigme du pouvoir qui repose sur la crise comme état pathologique même et qu'il ne s'agit donc plus de guérir, mais de pérenniser.

La République en Marche gouverne ainsi par la paralysie. À la paralysie d'un pays entier assigné à domicile coïncide donc naturellement la paralysie *control freak* par voie de surveillance qu'établirait la Loi Sécurité Globale. On sait que l'analyse en temps réel des données filmées par les drones et les caméras de surveillance permettait déjà de signaler une simple « démarche suspecte » à la police, mais, aujourd'hui, le seul fait de marcher dans la rue est devenu suspect. À quoi s'ajoute la neutralisation de toute forme de contre-surveillance par la société civile, là où elle s'était avérée utile pour sa propre protection.

C'est pourquoi il est primordial d'enfreindre les interdits du confinement ce mardi 17 novembre (soit dit en passant, date anniversaire du premier acte des Gilets Jaunes, en 2018) pour se rassembler devant l'Assemblée et refuser en bloc cette nouvelle loi d'urgence et de restrictions de nos droits et de nos libertés !

P.R.

TITREUR D'ÉLITE

Les cinémas ayant dû à nouveau fermer et les sorties de films repoussées jusqu'à nouvel ordre, nous sommes tous en manque de nouveaux films inédits. En attendant, pour combler ce vide avec une pointe d'humour, nous avons imaginé 14 suites, prequels, reboots, spin-offs et autres sidequels de films déjà existants...

Tels des snipers de titres ou des « titreurs d'élite », à vous de viser juste pour retrouver le titre du film original : *Shoot!*

Par exemple, *Axiome* est le prequel imaginaire du vrai film *Théorème*, Pasolini, 1968, Italie



Réponses :

1. *La mort est moche*
2. *Névrose*
3. *Saint Nicolas est une raclure*
4. *Quatre*
5. *La petite douche*
6. *Le carré des romanciers vivants*
7. *Pâtes douceâtres*
8. *Chauffeur Uber*
9. *J'abuse*
10. *Le gémissement des brebis*
11. *Les pieds du plaisir*
12. *Les gentils se réveillent en stress*
13. *Chenille*
14. *Déconfinement Tomorrow*

1. Suite de *La vie est belle*, Frank Capra, 1946, États-Unis
2. Spin-off de *Psychose*, Alfred Hitchcock, 1960, États-Unis
3. Prequel de *Le père Noël est une ordure*, Jean-Marie Poiré, 1982, France
4. Suite de *Troie*, Wolfgang Petersen, 2004, États-Unis
5. Prequel de *Le grand bain*, Gilles Lellouche, 2018, France
6. Sidequel de *Le cercle des poètes disparus*, Peter Weir, 1989, États-Unis
7. Reboot de *Riz amer*, Giuseppe De Santis, 1949, Italie
8. Suite de *Taxi Driver*, Martin Scorsese, 1976, États-Unis
9. Prequel de *J'accuse*, Roman Polanski, 2019, France / Italie
10. Prequel de *Le silence des agneaux*, Jonathan Demme, 1991, États-Unis
11. Suite de *Les ailes du désir*, Wim Wenders, 1987, Allemagne de l'Ouest / France
12. Reboot de *Les saouls dorment en paix*, Akira Kurosawa, 1960, Japon
13. Prequel de *Papillon*, Franklin J. Schaffner, 1973, États-Unis / France
14. Suite de *Apocalypse Now*, Francis Ford Coppola, 1979, États-Unis

V.M.

SAUTE MA VILLE

En janvier 2014, un quotidien national met en vente chaque semaine une édition DVD à petit prix d'un film de sa sélection. Cela me permet d'acheter *Profession : Reporter* de Michelangelo Antonioni (le titre anglais étant *The Passenger*) que j'ai très envie de voir depuis quelques mois.

Dans ce film de 1975, Antonioni nous fait voyager, au sens propre comme au figuré.

D'abord par le choix des décors naturels. Antonioni pose sa caméra successivement dans le Sahara, à Londres, à Munich, à Barcelone, puis en Andalousie.

Puis par la narration. David Locke, un reporter anglais interprété par Jack Nicholson est en mission au Tchad. À la fin d'une journée de reportage, il passe voir son voisin de chambre, David Robertson, qu'il découvre mort sur son lit. Locke décide de prendre l'identité et le « cours de la vie » de Robertson.

De facto, Locke se fait passer pour mort.

Au cours d'un second visionnage du film, peu après l'avoir vu une première fois, une scène, qui se déroule à Londres, tout d'un coup m'interpelle.

Avant de poursuivre scrupuleusement le fil des obligations planifiées dans l'agenda de Robertson, David Locke, officiellement mort, repasse très brièvement incognito chez lui.

La scène en question est très courte, presque anodine, mais non dénuée d'importance car elle montre les prémices d'une coïncidence à venir dans le récit. Elle se déroule en plein air, on y voit David Locke déambuler au sein d'un complexe de logements d'aspect moderne. Au centre de cet ensemble, une esplanade construite sur plusieurs niveaux et, à l'arrière-plan, un corps de bâtiment qui s'étire sur toute la longueur de l'écran. Le bâtiment comporte environ quatre étages en hauteur, chaque étage est en retrait de celui situé en dessous, donnant l'aspect d'un dégradé de terrasses.

Le lieu filmé dans cette scène me rappelle étrangement un bâtiment aperçu à Londres quelques semaines auparavant, au cours d'un long week-end passé outre-Manche à découvrir la ville.

Entre l'auberge de jeunesse où je logeais (un lieu rappelant une prison, aussi bien par son emplacement enclavé dans une arrière cour, que par l'étroitesse de ses chambres), et le métro le plus proche (Russell Square), il fallait emprunter un tronçon de rue dont l'un des deux côtés était occupé par un très long immeuble qui s'étirait sur quasiment toute cette délimitation du pâté de maisons.

L'immeuble, a priori construit dans la seconde moitié du XXe siècle, plus bas que les habituels immeubles parisiens, n'était pas très beau.

Ou peut-être pas encore magnifié à mes yeux par le cinéma...

Hormis une façade en dégradé vers l'arrière permettant à la lumière naturelle de s'engouffrer généreusement dans la rue, et la dimension du complexe s'étirant tout en longueur, rien de bien marquant pour un non-spécialiste de ce type d'architecture.

Curieux, je fais appel à Internet, l'allié des recherches instantanées, compulsives et parfois futiles.

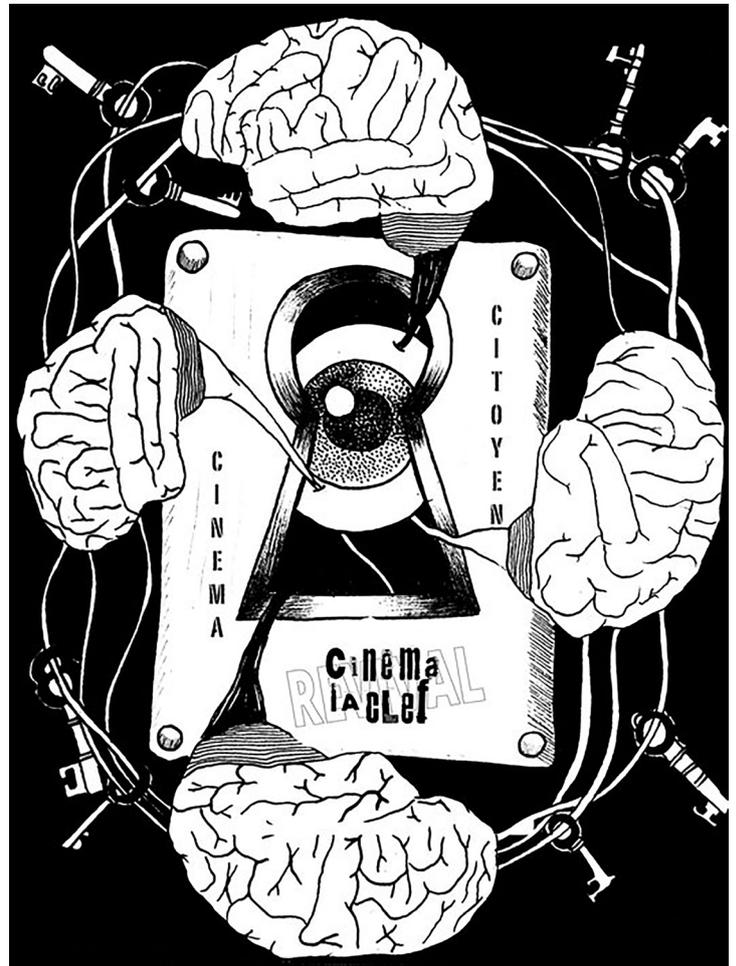
Je trouve d'abord le nom du bâtiment filmé par Antonioni (*The Brunswick Centre*, un complexe achevé en 1972), puis sa localisation (en partie le long de Marchmont Street, au cœur du quartier de Bloomsbury).

Eurêka ! Mon impression était la bonne.

Quelques semaines avant de voir ce film que j'allais adorer, j'étais passé sans le savoir le long d'un de ses décors.

Quand je repense au film, ce ne sont donc pas uniquement les barreaux d'un hôtel andalou, protagonistes indéniables d'un incroyable et subjuguant plan séquence de clôture du film, qui résonnent en moi. Il y a aussi les barreaux de l'auberge de jeunesse de Russell Square.

J.R.



R.C.

LA RÉPONSE DE LA SEMAINE

Chaque semaine nous posons une question à une autrice ou un auteur.

Pour ce premier numéro, c'est Geoffroy de Lagasnerie qui a aimablement accepté de nous répondre.

Geoffroy de Lagasnerie est philosophe et sociologue. Il a fait paraître en septembre dernier un ouvrage intitulé : *Sortir de notre impuissance politique*. Ce livre se présente comme un essai de stratégie politique. L'auteur y analyse ce qui, à ses yeux, est structurellement responsable de la mise en échec constante de la pensée et de l'action émancipatrice. Il développe une critique des pratiques contestataires traditionnelles de la gauche (manifestation, sitting, blocage, grève...), et propose d'autres modes d'action.

Voici la question que nous lui avons posée :

Au vue de la discussion actuelle à l'Assemblée du projet de loi Sécurité globale, qui se tient dans un contexte d'interdiction aux manifestations, comment sortir de notre impuissance politique, lorsqu'on est contraint.e au confinement ?

Geoffroy de Lagasnerie : La mobilisation contre la Loi Sécurité Globale est assez révélatrice des pièges qui font obstacle à la victoire des forces progressistes, et des logiques à travers lesquelles elles s'auto-mutilent. Lorsque l'on se mobilise en réaction à la réaction on est mécaniquement amené à opérer tout un ensemble de régressions dans le moment même où l'on croit agir et se mobiliser. Même s'il faut mettre en question la volonté de contrôle qu'expriment les gouvernants, que demande la mobilisation contre cette Loi, finalement, si ce n'est la possibilité de continuer à pouvoir être maltraité en manifestation en filmant les policiers, et qu'ils puissent ensuite continuer à bénéficier des non-lieux dont ils bénéficient déjà ? Ce n'est pas très glorieux... En quoi vouloir conserver l'état présent de la loi ne nous condamne pas à une forme de régression intellectuelle et politique ? Nous devons faire attention à ne pas être piégé par le pouvoir pour déployer des formes de mobilisations autonomes. Je suis très frappé par ce qui se passe sur la question du floutage des visages de policiers par exemple. J'avoue que je suis assez mal à l'aise avec la mobilisation contre cette obligation et la manière dont beaucoup de gens dont je suis proche se mobilisent contre. Je comprends l'inquiétude sur la diffusion de vidéos en direct. Mais en même temps, à partir du moment où nous avons conscience que le problème policier est structurel, que nous devons le penser en termes d'ordre policier, nous devons nous battre contre toute forme d'individualisation des perceptions, contre toute thématisation en termes de bavures ou de dérives. Nous ne pouvons être efficaces politiquement qu'à condition de sortir des incantations vides de sens. Sauf erreur de ma part, il n'est pas exact d'affirmer que cette loi interdit de filmer et de documenter les pratiques policières. Il est interdit de montrer tel ou tel visage. Ce n'est pas la même chose et ça pourrait même être l'inverse. A bien des égards cette mesure pourrait être interprétée comme une erreur stratégique de la part des gouvernants. Ils croient se protéger mais en fait ils favorisent une lecture plus radicale et lucide du réel. Les images de la police en action seront plus facilement susceptibles d'une lecture structurelle en termes d'ordre policier (c'est la police comme collectif qui agit à travers tel ou tel policier) plutôt qu'en termes individualiste et pénal (c'est la faute à tel policier, à tel ordre donné – modalité très classique de dénonciation de la police qui produit un éloge de la police en faisant mine de la critiquer puisqu'elle présuppose que la police ne fait pas çà normalement). Ces images sans visages ne pourront-elles pas favoriser le développement d'une rétivité plus frontale à l'ordre policier ?

Depuis le temps que l'on filme des visages de policiers singuliers, que l'on tente ensuite de poursuivre individuellement, nous le saurions si cette pratique dépolitisée et dépolitisante avait des conséquences réelles. Seule une approche globale, qui intègre la question de l'usage de la force, de la justice, du contrôle etc., peut produire des transformations susceptibles de sauver des vies de la mort et de la mutilation. Et, dans ce cadre, le floutage des visages ne pourrait-il pas être vu comme notre allié ou, en tout cas, pas nécessairement comme une entrave ? L'impuissance de la gauche s'enracine pour une grande part dans le fait qu'elle ne cesse de tomber dans les pièges que lui tendent les forces réactionnaires – dans sa tendance à se laisser dicter sa temporalité et à se contenter de réagir. Il faut à l'inverse parvenir à créer notre propre temporalité et nos revendications dans leur autonomie. Par exemple, il est bien sûr très important de pouvoir manifester et de

le faire sans menace. Mais nous devons aussi prendre conscience de ceci : le but des forces progressistes n'est pas de pouvoir continuer à manifester. Il est de ne plus avoir à manifester. Nous ne devons pas trop lier notre « être progressiste » à notre « être en lutte » car celui-ci peut se déployer au détriment de l'élaboration de stratégies véritablement efficaces de prise de pouvoir. La gauche doit s'émanciper d'un certain imaginaire de la lutte pour adopter un imaginaire de la victoire et de la conquête des appareils d'état. Ces modes d'actions peuvent passer par de multiples formes : la culture, la guérilla juridique, l'infiltration, l'éducation, le temps long, le vote et la conquête électorale via les partis ... autant d'actions qui ne sont pas du tout rendues impossibles par la loi actuellement soutenue par les gouvernants.

Propos recueillis par J.

ÉLÉMENTAIRE MON CHER KEATON !

Dans cette rubrique, nous choisissons un film emblématique, quoique trop peu montré, et le représentons sous des formes diverses et variées... Avec ces indices, saurez-vous le reconnaître ?

L'air me caresse, me chuchote à l'oreille
« Viens me rejoindre au pays des merveilles »
Ce son ne cesse d'attirer mes pas
Il me promet que la route est en bas
Tristesse de la ville résonne pourtant

Elle qui cherche encore à retrouver ses enfants
Le dernier d'entre eux crie encore avec elle
Le joueur de flûte les a guidés vers le ciel

Mais quand ils seront devant la pente, qui
le croira ?

A.



Indice : 1997, Canada / Réponse dans le prochain numéro.

C.B.

FEUILLE DE ROUTE

pour un journal de bord à recomposer

Paris, mardi 25 février 2020



Depuis plus de cinq mois, j'occupe un cinéma dans le quartier latin, à Paris. J'aurais dû tenir ce journal de bord dès notre arrivée, le vendredi 20 septembre 2019. Devant l'exercice de l'écriture, deux défis s'imposent.

Le premier : me rappeler au mieux de tout ce qui s'est passé durant ces cinq mois. Le deuxième : retrouver la spontanéité et le ton personnel d'une écriture parasitée, depuis, par la répétition

d'idées, de phrases, de mots, certes utiles pour marteler les médias, les politiques, mais aussi, et c'est heureux, les riverains. Nombreux furent ceux que notre tentative de préserver un lieu de culture a intrigués. Un lieu de culture, pas de culte. Ces derniers sont déjà trop présents dans la capitale, faisant la part belle aux artistes morts. Autocentrés, fermés, intouchables, ces lieux participent d'une histoire conservatrice dont il faut s'extraire, contre laquelle il faut se battre. Les bons élèves que nous avons tendance à être (Ah ! l'importance du cancre !) appliquent, tels des bureaucrates minutieux, des règles qui poussent à encenser une culture morte. Mais des lieux de culture, de culture bien vivante, il n'y en a pas – ou presque pas. Il y a les occupations précaires (appelés, péjorativement, « squats »).

Et bien sûr, il y a le cinéma La Clef, que nous défendons corps et âme, depuis plusieurs mois. Que nous défendons d'autant plus ardemment que nous avons été jugés expulsables par le délibéré de justice du 19 décembre 2019.

Après 5 mois intensifs, même caché, j'ai l'impression d'être le capitaine naufragé d'un vaisseau fantôme ballotté par des forces qui me dépassent. On revient toujours à la pieuvre des *Travailleurs de la mer*, de Victor Hugo, dont les tentacules, ici, seraient les élus politiques et autres adjoints de la Ville de Paris, ou les médias. Face à eux, il nous faut contrôler notre propre langue, cette chère petite tentacule, cette extension pouvant tour à tour nous sauver et nous embarrasser. Il nous faut la dompter, la rendre à la fois informative, concise, redondante et exigeante, pour que notre lutte ne soit pas trahie, escamotée, amputée ou détournée. Il y a aussi cette autre tentacule, celle qui nous menace de l'intérieur. Elle représente ceux et celles qui se sont greffés à notre combat pour de mauvaises raisons. Ceux et celles que l'intérêt personnel guide encore.

Mais ça, c'est une autre histoire. J'y reviendrai peut-être...

C.G.

ENTRE LA MÉMOIRE ET L'IMAGE

Prenons les choses par leur début, et parlons « photographie » avant de parler « cinéma ». Dans cette rubrique nous allons créer un labo photo, un atelier d'essai, une glossaire d'artistes (où les plus oubliés tiendront enfin leur place) et pourquoi pas une communauté dédiée à déchiffrer les mystères les plus cachés de l'histoire de la photographie.

On pourrait commencer par apprendre des concepts techniques avant de se lancer dans la photo, mais plus facilement on choisit de s'aventurer directement dans une chambre noire entourée de produits chimiques pour permettre notre instinct et quelques notes nous guider. La photographie avant d'être un métier est une expérimentation constante capable de trouver un lien entre la chimie et l'art; et c'est là précisément, dans cette partie étroite et miraculeuse que la nature a décidé de consacrer à l'intervention de l'homme où on va s'immerger chaque semaine.

Pour ce premier numéro, je vous propose de commencer pour s'amuser avec une technique dérivé au photogramme : *Le Lumen Print*.



Photographie : Luisa Pastran

On aura besoin : Du soleil, des fleurs ou un autre matériel organique ayant de la transparence, du papier photo RC Noir et Blanc, du fixateur, de l'eau, d'un cadre photo, et 2 bacs pour le fixer et l'eau.

Que faire après ? Dans le noir, disposez vos objets sur le papier, couvrez avec le cadre et du scotch (si besoin) pour empêcher les objets de se déplacer sur le papier, puis exposez votre composition au soleil et laissez le aussi longtemps que vous le souhaitez. Plus ils sont exposés longtemps, plus vous obtenez des effets différents sur votre photo, une fois le temps d'exposition dépassé, vous pouvez retirer les objets du papier et placer l'image dans le fixateur pendant environ 1 minute. Ensuite, il ne vous reste que rincer, laisser sécher et partager votre création dans les réseaux sociaux avec le hashtag #killthedarlingfanzine

Artistes de la semaine : Anna Atkins et Diane Arbus
Chanson de la semaine : *Ti voglio* - Ornella Vanoni

L.P.

MAUVAISE FOI

Ces citations du réalisateur André de Toth, ainsi que ces extraits piochés dans son autobiographie, *Fragments (Portraits de l'intérieur)*, racontent involontairement (selon une mauvaise foi évidente de notre part) les enjeux socio-culturels de notre occupation du cinéma La Clef, ainsi que le caractère mystique de lieu miraculé parisien ! Les commentaires à suivre viendront donc renforcer le sens qu'on y voit, qu'on y trouve !

« **Quand on touche à de la merde, ça reste de la merde, et plus on verse de l'or dessus, plus on remarque la merde.** » (l'écrivain hongrois Ferenc Molnar à André de Toth)

C'est bien pour cette raison que les armes que nous avons choisies, dans cette lutte pour l'occupation, dans cette défense d'un bastion culturel (l'un des derniers, à Paris), sont des armes symboliques. Nos programmations sont des remparts d'images contre la spéculation immobilière. Quitte à perdre le combat, quitte à se faire expulser, quitte à subir le désengagement des pouvoirs publics, nous préserverons la structure associative du cinéma La Clef : « *Les grands principes ne se perdent pas, une fois qu'ils brillent.* » (*Monsieur Smith au Sénat* de Frank Capra).

Nous voulons nous inscrire dans l'histoire emblématique de ce cinéma, réputé pour sa programmation indépendante, diversifiée et accessible à tous. Notre objectif est de sauver cette richesse, une bonne fois pour toutes, de l'aval d'un propriétaire et, plus largement, d'une logique mercantile qui consiste à spéculer sur de la pierre.



Le groupe SOS, une organisation française spécialisée dans l'entrepreneuriat social, dirigée par Jean-Marc Borello (membre du bureau exécutif de la République en Marche), est, en ce moment même, invité à signer un compromis de vente avec le propriétaire de La Clef, le Comité Social et Économique de la Caisse d'Épargne (CSECEIDF). Ce compromis de vente stipule le rachat des murs, mais aussi du projet qui l'anime — un projet porté et réalisé depuis plus d'un an par l'association occupante, Home Cinema. Le groupe SOS cherche donc à « sauver » un collectif qui n'est pas à vendre. Nous « sauver » ! Quelle époque formidable (et quelle déformation du langage!) ! Les valeurs défendues par Home Cinema, à savoir l'indépendance politique, la transversalité dans les prises de décisions, le soutien au milieu artistique précaire sans visée mercantile, ou encore le caractère non lucratif du projet, ne sont pas compatibles avec le fonctionnement du Groupe SOS, qui possède 550 lieux et pèse près d'un milliard de chiffre d'affaire annuel.

La détermination tenace et assumée qui est la nôtre, jugée intransigeante par certains, n'est pas sans risques. Comme d'autres avant elle, notre occupation s'expose au regard de nouveaux.elles acteurs. ices économique-politiques, issus, de plus en plus, de la sphère privée. C'est le cas du groupe SOS, qui se targue de « sauver » (nous employons le même vocabulaire) des lieux associatifs en péril, en les intégrant à leur système d'« économie sociale et solidaire ». Derrière les termes vaseux et les coups de projecteurs, on découvre, entre autres, une réalité salariale plutôt douteuse (esprit de compétition, précarisation des salariés.es, gouvernance clanique...). Autrement dit, « le capitalisme s'y prend toujours de la même manière pour neutraliser une force contestataire, il la couvre d'or, du coup elle n'est plus du tout contestataire, et rentre dans le rang. » (De Palma à propos de son film *Get To Know Your Rabbit* dans son entretien avec Samuel Blumenfeld et Laurent Vachaud)

Qu'on soit des idéalistes bien naïfs, qu'importe ! nous ferons tout pour préserver notre force contestataire du cynisme drainé par ces « valeurs actuelles ». Nous ferons tout pour renouer avec les valeurs « désuètes » (vraiment?) d'un James Stewart dans *Monsieur Smith au Sénat* (« *Champion des causes perdues, (...) les seules causes valables.* »), ou d'un Spencer Tracy dans *L'Éternel Tourment* (George Sidney), ainsi décrit : « *Tu es une espèce en voie de disparition. Aussi obsolète qu'une arbalète mais porteur d'espoir.* »

Dans le même sens, les témoignages de différents. es salariés.es travaillant dans des lieux gérés par le groupe SOS ne nous encouragent pas à suivre cette piste. La presse, également, se fait l'écho des affaires de harcèlement sexuel qui pèse sur le directeur du groupe, d'une forte promiscuité entre SOS et LREM, ainsi que d'une tendance à précariser les salariés.es du groupe. Les murs sont peut-être à vendre, mais nous ne le sommes pas ! Nous ne signerons jamais avec eux.

« *Moi au moins je mourrai avec de beaux souvenirs, c'est ma fortune.* » (John Dos Pasos, *Terre Éluée*)

« **Il vaut mieux être haï ou méprisé qu'ignoré; c'est un de mes commandements.** » (André de Toth)

Nous sommes extrêmement vigilants.es à ce que dit la presse. En étant reconnue comme une nécessité publique, notre occupation prend du poids dans le champ politique (déjouant, du même coup, l'obsession électorale de certains.es de ses acteurs.ices) et social, et pourrait faire plier

un propriétaire orgueilleux. La justice, elle aussi, devra jugé notre combat « légal », car concret, utile, désiré. L'indifférence, d'où qu'elle vienne, serait le plus grand coup porté à notre lutte. Elle serait un frein à d'autres soutiens, à d'autres forces mobilisatrices, à tout renforcement de notre légitimité : « *C'est ainsi que les innombrables disciples de l'ignorance piétinent malignement l'honneur d'autrui.* » (*Lettres de L'Arétin*)

D'autres citations du réalisateur André De Toth seront commentées dans le prochain numéro...

J.K.



DRÔLE DE RENCONTRE



E.A. & G.C.

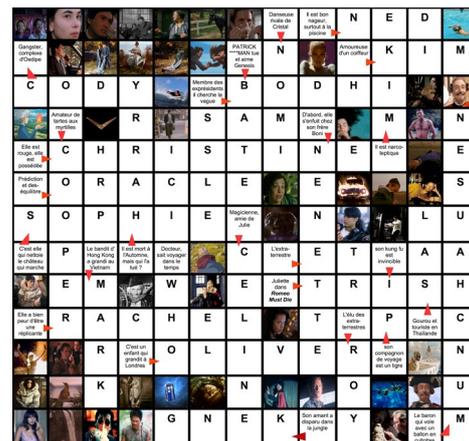
APPEL À CONTRIBUTION

Vous voulez crier à nos côtés ?

Partagez vos textes, dessins, jeux, photos, vidéos sous le hashtag #killthedarlingfanzine ou écrivez-nous à l'adresse suivante : killthedarlingfanzine@gmail.com

Chaque semaine, l'une de ces productions sera publiée dans les pages du fanzine.

P.S. : n'oubliez pas de titrer votre proposition !



KILL THE DARLING

numéro 0 - 16/11/2020

Ont participé à la rédaction de ce numéro :

Aamo, Eunice Atkinson, Cebe Barnes, Rouge Cendre, Gleb Chapka, Chaney Grissom, Jules, Jim Killian, Victor Michon, Luisa Pastran, Paola Raiman, Juan Rodriguez

Rédactrice en chef : Lucie Bonnet

Conception graphique : Jules Cruveiller, Anaïs Lacombe, Luc Paillard

Imprimé à La Clef (France)

Typographie :

Barlow by Jeremy Tribby
La Clef by Anton Moglia
Gig v0.2 by Franziska Weitgruber

LA CLEF
Revival



34, rue Daubenton, 75005 Paris

killthedarlingfanzine@gmail.com

www.laclefrevival.com

[facebook](#) & [instagram](#) : @laclef.revival
sauvequipeutlaclef.fr